

Cueillir en ville. Rendre visible une écologie des marges

Par Flaminia Paddeu, Fabien Roussel et Geoffroy Mathieu

Flaminia Paddeu, maîtresse de conférences Université Sorbonne Paris-Nord

Fabien Roussel, maître de conférences Université Sorbonne Paris-Nord

Geoffroy Mathieu, photographe

Une femme accroupie dans un sous-bois fleuri, gants bleus en plastique sur les mains, un couteau dans l'une d'elle, remplit un grand sac d'Ail des ours. Ailleurs, un homme cueille des figues à l'aide d'une perche confectionnée avec une canne à pêche, pour les redistribuer à ses voisins. Nous ne sommes ni en randonnée dans les Pyrénées ni dans un village provençal, mais bien dans une agglomération, non loin du RER B au Sud de Paris ou dans les quartiers Nord de Marseille.

Si l'on prend le temps de s'arrêter à proximité d'espaces urbains végétalisés, on peut apercevoir ces silhouettes discrètes et incongrues, dans les bords du paysage, en marge des intenses flux citadins. La cueillette consiste à prélever des plantes, des parties végétales, des fruits ou des champignons, dans des milieux plus ou moins naturels ou anthropisés. Longtemps caractéristique des pratiques paysannes en milieu rural, la cueillette de plantes sauvages est un usage qui a été documenté récemment dans les villes des Nord comme des Suds. Elle y est pratiquée par des populations migrantes et/ou précaires racisées, pour des motifs alimentaires et médicinaux ou par des « néo-cueilleurs·ses » éduqué·es blanc·hes dans le cadre d'une redécouverte de la botanique (Poe *et al.* 2014 ; Shackleton *et al.* 2017 ; Tareau *et al.* 2019). Notre enquête en divulgue les réalités spatiales, sociologiques et écologiques, en montrant ses spécificités locales à Paris et Marseille.

La démarche ethnographique que nous avons entamée auprès des cueilleur·ses en ville depuis 2019 s'ancre dans une collaboration au long cours avec le photographe Geoffroy Mathieu, qui a accompagné nos observations dans le cadre d'un « tournant iconique » des sciences humaines et sociales. Ce travail, qui a été produit par la commande publique nationale du Centre national des arts plastique/Ateliers Médicis en 2021 et exposé dans l'exposition Les regards du Grand Paris en 2022 aux magasins généraux d'Aubervilliers, s'inscrit dans des « épistémologies sensibles » qui mettent en lumière l'importance des images dans notre rapport au monde (Cuny,

Färber, et Jarrigeon 2020). En l'occurrence, elle permet de donner à voir des pratiques habituellement insaisissables car fugaces, mais également de matérialiser et d'incorporer les différents modes d'appropriation des territoires des cueilleur·ses. À cet effet nous avons choisi de favoriser trois types de cadrages : le portrait de cueilleur·ses en immersion, la photographie de paysages, et le plan serré sur les plantes et les gestes de cueillette.

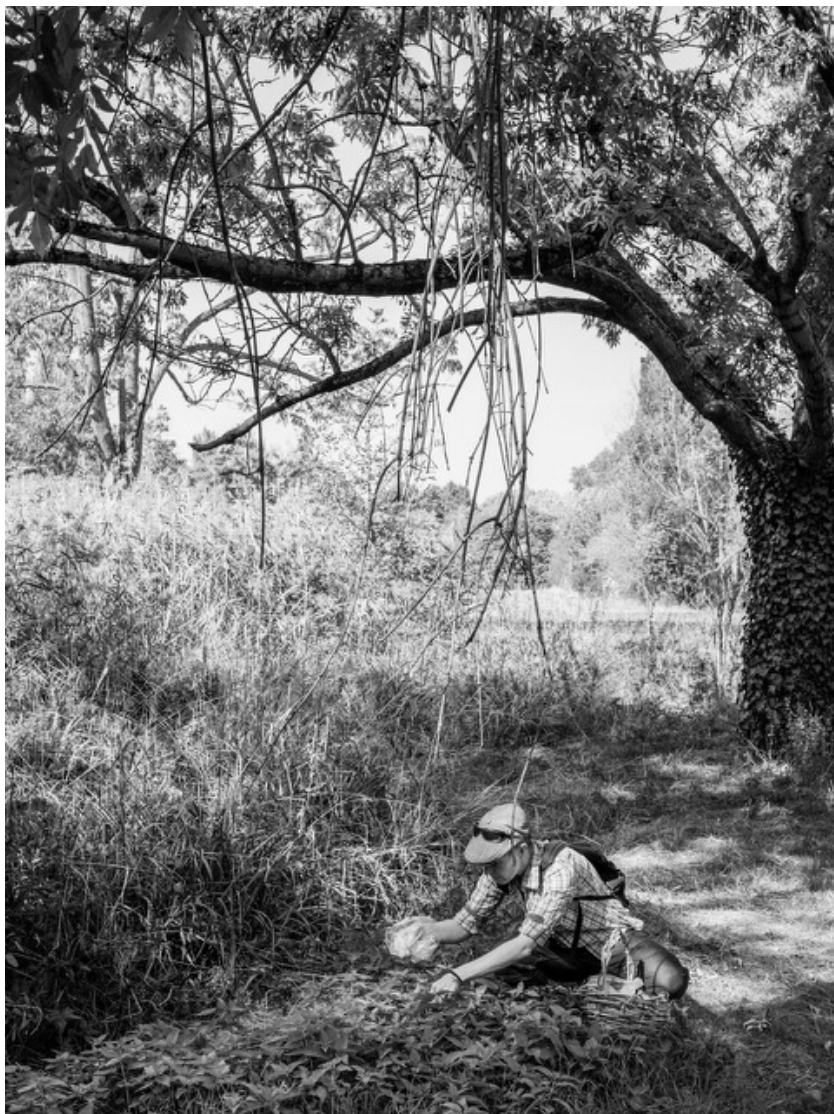
► Portraits. Des cueilleur·ses en quête de simples

Les cueilleur·ses que nous avons rencontré·es ne forment pas un groupe homogène. Ce sont pour la plupart des femmes et des hommes blanc·hes diplômé·es de la classe moyenne, âgés de 30 à 70 ans. Ils et elles sont plus ou moins stables économiquement et intégré·es socialement, regroupant des individus relativement aisés tandis que d'autres sont en situation de précarité. S'il a été montré que la cueillette en milieu urbain contribue à la redécouverte de la botanique pour les néo-cueilleur·ses, elle est également pratiquée par les populations migrantes pour des motifs alimentaires et médicaux. Dans l'agglomération parisienne, les cueilleur·ses d'origine chinoise, mais également maghrébine, d'Asie mineure et d'Europe de l'Est sont particulièrement représenté·es ; dans l'agglomération marseillaise, beaucoup de cueilleur·ses sont issu·es du bassin méditerranéen (Algérie, Maroc), mais aussi des Comores ou de Turquie. Certain·es sont d'origine rurale ou ont des liens familiaux avec les espaces ruraux. Si les cueilleuses sont majoritaires, les cueilleurs sont loin d'être absents. Au sein de cette population hétérogène, les cueilleur·ses ont des pratiques, des espaces et des territorialités distinctes : entre ethnobotanistes guidés par la redécouverte du végétal ; écoféministes sensibles au soin du corps et des espaces ; contestataires en quête de subsistance collective populaire et immigré·es qui recréent de la familiarité loin de chez eux en perpétuant et adaptant les pratiques de cueillette.

► Paysages. Entre espaces végétalisés entretenus et marges délaissées

Dans des conditions globalement peu propices, les pratiques de cueillette adviennent dans des espaces végétalisés aux statuts, aux caractéristiques écologiques, aux dimensions et aux spatialités très différents. La cueillette est pratiquée de manière diffuse dans tous les types d'espaces végétalisés urbains et périurbains, depuis les franges forestières et agricoles de l'agglomération parisienne, jusqu'aux espaces centraux les plus denses et bâtis, en passant par les friches ou les anciens terrains bastidaires à Marseille. Cueillir des plantes

Fig. 1 : Nathalie et l'ortie à l'arboretum du bois de Vincennes, 2019



©Geoffroy Mathieu. Extrait de la série L'or des ruines

en ville se heurte aux pratiques urbanistiques qui délimitent et clôturent les espaces végétalisés, laissant souvent aux seuls gestionnaires des espaces verts le soin d'interagir avec le vivant. La préservation de la biodiversité vient légitimer cette mise à distance du cueilleur. Pourtant, celui-ci illustre une attention et une relation renouvelée à la nature. Arpenteur des marges et des confins urbains, les cueilleur·ses sont détenteurs d'un savoir géographique

Fig. 2 : Groslay, 2019



©Geoffroy Mathieu. Extrait de la série L'or des ruines.

hors des sentiers battus et d'une connaissance fine des milieux (Tsing 2017). La pratique permet une appropriation discrète et labile du territoire. Réfléchir à la cueillette en contexte urbain c'est alors interroger l'interaction des citoyens avec les natures urbaines, mettre en évidence différents niveaux de légitimité des cueilleurs·ses selon leur profil socio-culturel, porter un regard

critique sur la gestion des espaces verts et les enjeux socio-écologiques qu'ils portent.

► Plantes. Espèces d'ici et d'ailleurs

Fig. 3 : Bouquet d'ail des ours dans la main de Yuannyan à Orsay, 2021



© Geoffroy Mathieu. Extrait de la série L'or des ruines.

Les territorialités des cueilleur·ses s'arriment à des espèces particulièrement recherchées. Afin de saisir ces opportunités, les cueilleur·ses sortent rarement sans un sac, des pochettes de papier et un petit couteau. Nous avons identifié 162 espèces végétales cueillies dans l'agglomération parisienne, où les plus fréquemment mentionnées sont l'Ortie, le Pissenlit, le Plantain et la Bardane, pour les plantes herbacées et la Ronce commune, le Sureau noir et le Robinier faux-acacia, pour les plantes ligneuses. À Marseille, parmi les 113 plantes cueillies, l'Asperge sauvage, la Blette sauvage, le Fenouil sauvage, la Mauve des bois, le Romarin, la Roquette sauvage, ou le Thym sont particulièrement cueillis, tout comme les figues ou les fruits du Mûrier. La cueillette donne à voir une autre façon de considérer les plantes en ville, fondée sur les usages à rebours d'approches horticoles et/ou écologiques très normées. Ces usages des plantes sont divers, mais tous visent à compléter des modes de consommation plus conventionnels : la cueillette est utilisée pour transformer la composition et la qualité des régimes alimentaires des individus. Des usages thérapeutiques sont également évoqués sous diverses formes, avec des objectifs de bien-être ou de médecine douce.

Enquêter sur la cueillette en ville ouvre une réflexion sur la façon de concevoir le lien des habitant·es au végétal urbain : droit à la nature en ville, circulations internationales des personnes, des savoir-faire et des plantes, nouveau regard sur la flore par l'usage, place des plantes comestibles dans les projets urbains et la gestion des espaces verts, ou encore mise en évidence de formes d'écologies des marges donnant lieu à des appropriations territoriales singulières.

■ Bibliographie

- Cuny, Cécile, Alexa Färber, et Anne Jarrigeon. 2020. *L'urbain par l'image : collaborations entre arts visuels et sciences sociales*. Lieux habités. Saint-Étienne : Creaphis éditions.
- Poe, Melissa R., Joyce LeCompte, Rebecca McLain, et Patrick Hurley. 2014. « Urban foraging and the relational ecologies of belonging ». *Social & Cultural Geography* 15 (8): 901-19.
- Shackleton, Charlie M., Patrick T. Hurley, Annika C. Dahlberg, Marla R. Emery, et Harini Nagendra. 2017. « Urban Foraging: A Ubiquitous Human Practice Overlooked by Urban Planners, Policy, and Research ». *Sustainability* 9 (10).
- Tareau, Marc-Alexandre, Lucie Dejouhanet, Guillaume Odonne, Marianne Palisse, et Clarisse Ansoe. 2019. « Penser la cueillette de plantes médicinales sauvages dans des sociétés en transition : le cas guyanais ». *EchoGéo*, n° 47.
- Tsing, Anna. 2017. *Le champignon de la fin du monde: sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*. Paris: La Découverte.